

## **Noël, une mythologie évocatrice...**

**Pr. Jacques Hostetter-Mills**

*Communauté de Liège / Marcellis  
Eglise Protestante Unie de Belgique*

### ***Lecture biblique introductive : Jean 1, 1 à 12***

L'année liturgique, vous le savez, s'ouvre le premier dimanche de l'Avent, quatre semaines avant le 25 décembre. Cette seule affirmation nous montre toute l'importance qu'occupe Noël dans la tradition religieuse. Pour l'immense majorité des chrétiens, cette fête constitue le premier des événements qui, tout au long de l'année, célèbrent Dieu ; mais pas n'importe lequel, un Dieu qui se révèle par l'entremise d'un homme.

Est-il besoin de vous le rappeler, seuls deux des quatre évangiles nous parlent explicitement de la naissance de Jésus : Luc et Matthieu, nous y reviendrons... Mais cette donnée est significative. Si l'Eglise donne aujourd'hui beaucoup de poids à l'incarnation, il n'en fut pas toujours ainsi. Le premier narrateur de la vie du maître de Galilée, Marc, ne nous expose sa vie qu'à partir de l'interprétation théologique de son baptême, avant de nous présenter son œuvre comme le dévoilement très progressif de sa messianité. Rien à voir avec la naissance d'un demiurge, de surcroît fort banale à l'époque...

Faut-il pour autant, comme jadis le fit le protestant Cromwell et ses puritains refuser de fêter Noël, je ne le pense pas et je voudrais avec vous, dans un premier temps, examiner quelques traditions et leur donner sens.

***N.d.l.r. : Certaines lectures bibliques en ce jour feront partie intégrante de la méditation / conférence.***

Tout d'abord, étudions le choix de la date du 25 décembre pour la fête de Noël.

En réalité, la date exacte de la naissance du Christ ne peut être fixée puisqu'elle n'est pas citée par les Evangiles. La fête du « natalis dies », natalis ayant donné Noël, ne se célébra qu'à partir du 3<sup>e</sup> siècle et la date en varia selon les Eglises.

L'Eglise d'Orient choisit la date du 6 janvier. Le 6 janvier avait lieu la vieille fête païenne de l'épiphanie, on « apparition de Dionysos ». La date devint celle de l'apparition de l'enfant Jésus aux rois mages et aux bergers et, dès lors, de la nativité.

D'autres célébrèrent la Noël le 28 mars. En effet, le 25 mars, jour de l'équinoxe, était considéré comme jour anniversaire de la création. Le soleil ayant été créé le troisième jour de la création, le 28 mars devenait ipso facto, et en se basant sur l'Ancien Testament, le jour anniversaire de la naissance du soleil bienfaisant. En assimilant le Christ au soleil de justice le tour était joué !

D'autres églises encore célébraient la Noël le 19 avril ou le 20 avril, voire le 20 mai... C'est le pape Jules 1<sup>er</sup> qui imposa la date du 25 décembre qui fut adoptée à son tour par l'Eglise d'Orient en 375.

Pourquoi le 25 décembre ? Parce que c'était le jour de la principale des fêtes païennes dans le calendrier Julien : la célébration du solstice d'hiver. Ainsi, la fête chrétienne assimilait la célébration païenne en interprétant le symbolisme dans le sens qu'elle voulait affirmer : l'adoration de l'enfant Dieu.

Arrêtons-nous un instant à cette fête du solstice d'hiver ? De l'été à l'hiver, le soleil descend sur l'horizon, le froid se répand et la nuit est de plus en plus longue. Le soleil va-t-il disparaître et mourir ? Phénomène d'autant plus angoissant qu'avec le soleil, la végétation décline elle aussi. Les arbres perdent leurs feuilles. La nature nourricière va-t-elle décéder comme l'astre du jour ?

Non, le calendrier Julien, marqué du sceau de l'empereur garantissait que, dès le 25 décembre, le soleil recommencerait à gagner son combat contre les ténèbres envahissantes et ainsi permettre la naissance d'une nouvelle année pour l'ensemble du monde.

Qui plus est, pendant les trois premiers siècles d'existence du christianisme, celui-ci se trouva opposé à une autre religion, particulièrement puissante, le mithraïsme, ou culte de Mithra. Mithra représentait le soleil. Le « natalis dies » placé le 25 décembre assimilait donc tous les cultes solaires.

Nous trouvons une autre tradition liée à la Noël, celle de la bûche. Autrefois de chêne, elle est aujourd'hui devenue un gâteau.

Pourquoi cette bûche ? Parce que ces fêtes du solstice d'été comme d'hiver se célébraient par de grands feux, symboles du soleil. Mais, vu le froid, le feu du solstice d'hiver s'allumait à l'intérieur de la maison par une bûche particulièrement longue à brûler. Généralement, on choisissait une bûche de chêne qu'on ne passait au feu qu'un moment pour la conserver ainsi que ses premières cendres. Cette bûche préservait les maisons du tonnerre et, en cas d'orage, il suffisait de la remettre au feu pour se sentir protégé de la foudre.

On pourrait multiplier les récits de croyances populaires à propos des dites bûches :

- Ses cendres guérissaient les enflures.
- Elles donnaient la fécondité au troupeau si on les mélangeait à la nourriture du bétail.
- Il y aurait autant de poulets dans la basse-cour qu'elle lançait d'étincelles.

Et il y avait une explication à tout :

- Pourquoi la bûche protégeait-elle du tonnerre ? Parce que le chêne était l'arbre

de Donner, le dieu du tonnerre. Et pourquoi ces cendres apportaient-elles la fécondité ? Car elles contenaient l' « esprit de la végétation », mort avec l'hiver et ressuscité dans les pousses du prochain printemps.

L'adoption du sapin, son intégration à la Noël, est très récente dans nos pays. Il y a deux siècles par exemple, la coutume n'existait encore qu'en Alsace ou en Suède. Bien sur, elle n'existait pas dans le folklore de la Noël, mais elle se retrouvait, et avec quelle importance, dans d'autres folklores, car le sapin provient également des rites de végétation. C'est l'esprit de la végétation que l'on transporte et qui doit donner la fécondité.

L'usage de sacrifier un arbre, de le parer de rubans et de fleurs et de le dresser devant la maison, à l'intérieur ou au centre du village se pratiquait soit le 1<sup>er</sup> mai, soit à la Saint Jean, fête du solstice d'été.

Au solstice d'hiver, on ne peut capturer l'esprit de la végétation que dans un arbre vert, d'où le « sacrifice » du sapin qui, même au cœur de l'hiver, reste vert.

*Les auteurs des paroles de la mélodie allemande « Mon beau sapin » ne s'y sont d'ailleurs pas trompés et je vous invite à vous lever pour chanter les trois strophes de ce cantique. Il s'agit du n° 772 dans nos recueils.*

*Cantique 772, strophes 1, 2 et 3 – recueil « Arc en Ciel »*

Je pourrais « allonger la sauce » et vous parler du gui d'origine celte, qui guérit des maladies, protège lui aussi de la foudre et marque la présence d'un Dieu dans un chêne et, par delà l'arbre sacré, dans toute la nature, et qui constitue un puissant symbole de fécondité, dont nous est resté l'usage de nous embrasser sous le gui. Ce baiser constituant une union sexuelle symbolique capable nous assurer une riche postérité.

Résumons-nous : la date, la bûche, le sapin, le gui, et même les chants et les danses proviennent avant tout de fêtes saisonnières et solaires. L'Eglise elle-même, au Moyen Age, dut intervenir avec vigueur pour interdire les farandoles dans les cimetières le jour de Noël et, depuis des siècles, lutte contre les vestiges païens, soit qui subsistent, soit qui s'ajoutent à cette fête.

Un seul exemple vraiment étonnant. Savons-nous ce que nous faisons quand nous plaçons sur notre « cougnou » ou « pain de Noël » un petit enfant Jésus en sucre rose ? Nous réitérons le geste païen de placer sur le pain, ou la bûche, une effigie d'un Dieu de fécondité que l'on doit faire périr de façon sacrificielle pour qu'il renaisse au printemps...

Soit me direz-vous mais pourquoi ne parlez-vous pas du symbole essentiel qui demeure sans conteste celui de la nativité proprement dite ? J'y viens et, une fois

n'est pas coutume, je vous invite à garder une bible sur vos genoux pour vérifier mes propos.

Des quatre évangiles, deux seulement, Matthieu et Luc, nous relatent la naissance de Jésus. Si l'histoire de Noël nous est généralement présentée sous forme d'harmonie des deux récits, il convient aujourd'hui de nous arrêter à chacun d'eux afin d'apprécier la portée des événements présentés.

Nous pourrions résumer ainsi l'histoire de Noël rapportée par Matthieu : Marie, fiancée à Joseph, se trouve enceinte par la vertu du Saint Esprit. Joseph, se proposant de rompre secrètement avec elle, reçoit la visite d'un ange qui lui dit : « Ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme, car l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint Esprit ». Joseph prit avec lui sa femme et il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle ait enfanté un fils. Jésus étant né à Bethlehem au temps du roi Hérode, des mages d'Orient, guidés par une étoile, arrivèrent à Jérusalem afin d'adorer le roi des Juifs.

Hérode ayant convoqué scribes et sacrificateurs s'informa où devait naître le Christ. Les mages se rendirent alors à Bethlehem, entrèrent dans la maison de Joseph et Marie ; adorèrent l'enfant et lui remirent des présents. Joseph, divinement averti des desseins cruels d'Hérode, prit Marie et le petit enfant, se rendit en Egypte et y resta jusqu'à la mort d'Hérode.

Quand Hérode mourut, Joseph, Marie et le petit enfant rentrèrent au pays d'Israël, mais apprenant qu'Archélaus régnait sur la Judée, ils n'allèrent point chez eux, à Bethlehem, mais se retirèrent en Galilée, dans une petite ville appelée Nazareth.

2. L'Évangile de Luc nous rapporte les événements de Noël d'une manière sensiblement différente : l'ange Gabriel fut envoyé dans une petite ville de Galilée, Nazareth, annoncer à une jeune vierge, Marie, qu'elle serait enceinte par la vertu du Saint Esprit. Quelque temps après, Marie s'en alla vers les montagnes, dans une ville de Judée, chez sa parente Elisabeth qui, elle aussi, attendait une naissance extraordinaire. Marie séjourna trois mois chez Elisabeth puis rentra chez elle.

En raison d'un édit de l'Empereur ordonnant un recensement, Joseph, descendant de la maison de David, se rendit à Bethlehem afin de s'y faire inscrire avec Marie. Pendant qu'ils étaient là, l'enfant naquit et Marie le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie.

Des bergers qui passaient dans les champs les veilles de la nuit, informés par les anges de la naissance du Sauveur, se rendirent à l'étable pour adorer Jésus. Quarante jours après la naissance, l'enfant, conformément à la loi juive, fut présenté au Temple ou un vieillard, Siméon, et une prophétesse, Anne, donnèrent à l'événement un éclat tout particulier. Puis Joseph, Marie et l'enfant regagnèrent Nazareth, leur ville.

Ces deux récits présentent incontestablement, sur le plan historique, de graves divergences.

A. Matthieu : Joseph et Marie habitent Bethlehem, dans leur maison.

Luc : Joseph et Marie habitent Nazareth, mais se trouvent à Bethlehem au moment de la naissance, à cause du recensement ; la naissance a lieu dans une étable.

B. Matthieu : Seuls les mages viennent à la maison pour adorer Jésus.

Luc : Seuls les bergers viennent à l'étable pour adorer Jésus.

C. Matthieu : Les desseins cruels d'Hérode provoquent la fuite en Egypte.

Luc : la fuite en Egypte est impossible. Joseph et Marie, loin de fuir Jérusalem, ville d'Hérode, y montent quarante jours après la naissance, pour la présentation au Temple, cérémonie qui revêt un éclat particulier, eu égard à la qualité de l'enfant présenté.

D. Matthieu : Joseph et Marie reviennent vers Bethlehem mais, apprenant qu'Archélaus règne sur la Judée, se retirent en Galilée, dans une bourgade appelée Nazareth.

Luc : Après la purification à Jérusalem, Joseph et Marie s'en retournèrent à Nazareth, leur ville.

Est-il utile de rappeler que si l'on excepte Matthieu et Luc, les auteurs du Nouveau Testament ignorent la naissance miraculeuse de Bethlehem.

Marc ouvre son Evangile à la prédication de Jean-Baptiste, Jésus étant alors âgé de 30 ans, tandis que Jean — qui affirme que la parole préexistait auprès de Dieu, n'entre pas dans ces considérations historiques.

Du reste, certains textes de Jean laissent nettement supposer que Jésus est né à Nazareth, d'une manière naturelle, fils de Joseph et Marie. Ainsi, nous lisons en Jean 1 verset 45 : Philippe dit à Nathanaël : « C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth, Nathanaël répondit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? ». Voulez-vous un autre exemple ? En Jean 6 verset 42 : « N'est-ce point là Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous connaissons le père et la mère ? »

Devant ces témoignages d'incrédulité, quelle occasion favorable avaient Jésus et les disciples de rappeler la naissance de Bethlehem... Or, le contexte laisse entendre que les apôtres, aussi bien que Jésus lui-même, ne connaissaient rien de cette naissance miraculeuse.

L'apôtre Paul, dans les épîtres, ignore totalement les conditions historiques de la naissance de Jésus :

Galates 4 verset 4 : Jésus est né d'une femme.

Romains 1 versets 3 & 4 : Jésus est né de la postérité de David selon la chair et déclaré fils de Dieu avec puissance selon l'esprit de vérité par sa résurrection des morts !

Par le Livre des Actes, nous apprenons que les apôtres, comme les premiers chrétiens, considèrent que la seigneurie de Jésus lui vient de sa victoire sur la mort. C'est d'ailleurs ce qu'ils affirment dans leurs premières prédications :

Actes 2 verset 36 : Dieu a fait seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.

Actes 3 verset 13 : Dieu a glorifié son serviteur Jésus.

Phil. 2 verset 6 : Il s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix, c'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé.

*A ce moment précis de notre réflexion, il me semble qu'il serait opportun de chanter un cantique auquel sans doute vous pensez ; ce fleuron de l'hymnologie protestante : « A toi la gloire, o ressuscité ! ». Levons-nous pour interpréter les trois strophes.*

*Cantique 471, strophes 1, 2 et 3 – recueil « Arc en Ciel »*

D'autres tendances laissent supposer que la « divinité » de Jésus n'est évidente et réelle qu'à partir de son baptême :

Luc 3 verset 21 et Matthieu 3 versets 13 à 17 : L'esprit de Dieu descend sur la personne de Jésus au moment du baptême, c'est-à-dire vers l'âge de 30 ans. Cette descente de l'esprit qui fait de « l'homme Jésus » un être différent n'aurait en effet aucun sens si par la naissance miraculeuse Jésus était déjà « fils » par le Saint Esprit.

Actes 10 verset 38 : Pierre se réfère au baptême lorsqu'il écrit : « Dieu a oint d'Esprit Saint et de puissance Jésus de Nazareth ».

La première prédication de l'Eglise, vous pouvez le vérifier dans le livre des Actes, ne parlait pas de l'enfance mais seulement de l'œuvre, de la mort et de la victoire. Ce n'est que peu à peu que l'on passa à d'autres thèmes de prédication.

A mon avis, en s'appuyant sur les textes fondateurs, nous pouvons résumer ainsi l'évolution qui s'est faite dans la prédication chrétienne des premiers siècles :

1<sup>er</sup> stade : la mort et la résurrection font de Jésus le fils de Dieu.

2<sup>e</sup> stade : le baptême fait de Jésus de Nazareth le fils de Dieu.

3<sup>e</sup> stade : la naissance miraculeuse fait de Jésus le fils de Dieu.

4<sup>e</sup> stade : le fils, en tant que Parole préexistait en Dieu. C'est la théologie qui se dégage du prologue Johannique

Comment expliquer l'évolution qui conduisit l'Eglise des premiers siècles à affirmer une naissance miraculeuse ?

Nous savons, d'une part, que le monde ancien connaissait un grand nombre de créatures démiurgiques, mi homme mi dieu ou mi animal mi dieu. L'union d'un dieu et d'une vierge est assez banale dans la plupart des religions anciennes.

D'autre part, selon l'Ancien Testament, il n'est pas possible qu'un homme ayant eu une grande influence, un rayonnement spirituel et moral considérable, un message d'une haute portée religieuse, puisse être né selon les lois naturelles comme le reste des hommes. C'est ainsi que nous trouvons dans l'Ancien Testament un ensemble de naissances qui, tout en n'étant pas, à vrai dire, miraculeuses dans le sens ou nous l'entendons pour la personne de Jésus, n'en revêtent pas moins un caractère surnaturel.

Isaac, Jacob, Moïse, Samuel, Jean-Baptiste, et j'en passe, qui eurent au sein du peuple d'Israël un rôle de premier plan, nous sont présentés comme étant nés dans des conditions extraordinaires, malgré de nombreux facteurs défavorables, stérilité, vieillesse, en vertu d'une décision spéciale de Dieu.

C'est la rencontre de ces deux courants, juif et païen, qui a provoqué, nous semble-t-il, à une époque tardive, à la fin du premier ou au début du deuxième siècle, la formation des traditions concernant la naissance de Jésus, qui furent insérées après coup dans l'Évangile. Ceci expliquerait la raison pour laquelle, à part ces textes précis, le Nouveau Testament, y compris les évangélistes Matthieu et Luc, ignore tout d'une naissance miraculeuse.

Faut-il dès lors considérer Matthieu 1 et Luc 2 comme inauthentiques et pour cela les bannir de notre christianisme ?

Et si nous en revenons aux traditions évoquées dans l'introduction faut-il, comme les témoins de Yehovah rejeter toutes les fêtes et leurs aspects folkloriques.

Nous ne le pensons pas...

Nous ne le pensons pas, car ce qui importe ce n'est pas la réalité historique du fait mais le message qui se dégage de ces symboles, de ces traditions et de ces récits, message qui peut, d'une manière toute particulière, affermir et enrichir notre foi.

Est-ce parce que le symbole de la crèche ne se trouve que dans un évangile que je vais vous affirmer qu'il est inacceptable ?

Permettez-moi une comparaison : Est-ce parce que l'idée de fêter les mamans le 2<sup>e</sup> dimanche de mai n'est pas une idée religieuse qu'un chrétien refuserait de célébrer cette fête ?

Ce n'est parce qu'un symbole est d'origine païenne qu'il ne peut pas avoir un sens profond pour nous...

L'histoire de la nativité de Jésus est rayonnante... rayonnante de douceur et d'amour. Je reconnais le symbole de la maternité vécue et assumée dans l'humilité du personnage de Marie. Ne croyez-vous pas que nous pourrions d'avantage rencontrer les hommes et les femmes du 3<sup>e</sup> millénaire en leur montrant tout simplement ce qu'il y a de beau et de pur dans la naissance d'un enfant, quel qu'il soit ? Croyez-vous que je n'admire pas la naissance d'un enfant comme le signe de tous les espoirs et de toutes les promesses du monde ?

Et la tendre invention de la présence réchauffante du bœuf et de l'âne, n'est-elle pas l'expression la plus judicieuse de la tendresse que l'on peut éprouver pour nos frères et sœurs les animaux ?

Quant à Jésus, présenté par les auteurs du Nouveau Testament comme Christ, c'est-à-dire sauveur, pensez-vous qu'il ne serait pas préférable d'accepter l'admirable message qu'il nous apporte, plutôt que de sombrer dans de vagues débats philosophico-théologiques qui nous montent les uns contre les autres ?

Autrement dit, pourquoi ne pas réconcilier, autour de sa nativité, tous les hommes, petits et grands, mâles et femelles, de toutes conditions, de toutes races, bergers et rois, justes et pêcheurs, de toutes croyances, autour du symbole de l'espoir d'un renouveau de paix annoncé à l'humanité.

La nativité chrétienne est le symbole de toutes les promesses que nous donne un enfant, né pour servir les hommes et pour mourir au service de l'humanité, comme sont nés et morts tous les autres hommes et femmes qui, de leur vie, avaient don au bonheur de leurs semblables.

Voilà pourquoi je célèbre l'Avent et Noël...

Voilà pourquoi je vis cette mythologie tellement intensément, avec ses contradictions et ces zones d'emprunts et d'ombres. Voilà pourquoi j'accepte et perpétue cette symbolique chrétienne, comme j'accepterais toute autre symbolique, pour autant qu'elle enrichisse l'humanité par un message de fraternité universelle.

Considérant son Evangile, Jean disait : « Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus-Christ est le fils de Dieu », et non point : « pour que vous les croyiez... ». Ce qui importe, ce n'est pas la réalité objective et historique des faits mais l'amour profond pour la personne du maître que ces récits peuvent susciter.

En considérant les raisons qui amenèrent les chrétiens dès la seconde génération à formuler de tels récits, nous découvrirons un respect, un amour pour la personne du Maître, un désir de lui rendre gloire qui force notre admiration.

Le rayonnement spirituel et moral de Jésus devait nécessairement, dans le climat intellectuel et religieux de l'époque, accréditer le sentiment que le Christ était, par sa grandeur, d'une autre nature que le reste des hommes.

Jésus, à travers les crises, les tentations, les douleurs et les larmes, à travers l'incompréhension et l'hostilité, a développé en lui une personnalité religieuse et morale de premier plan. Le Christ, doué d'un génie moral et religieux qui l'élevait bien au-dessus de son siècle, est resté, jusqu'à sa mort, fidèle à la mission qu'il s'était assigné et qu'il percevait comme venant de Dieu.

Il était véritablement, en notre monde, le messager, le porteur de la bonne nouvelle de Dieu, non seulement par l'éminence de ses enseignements mais encore par la grandeur incomparable de sa vie. Dans la personne de Jésus, telle qu'elle nous est présentée dans les textes, nous voyons l'exemple le plus beau et le plus pur d'une vie humaine au service de Dieu, le Maître a mis en valeur toutes les nobles vertus humaines. Il vivait dans une communion étroite et profonde avec Dieu, celui qu'il nommait son père.

C'est pour cette que pour le croyant qui contemple cette vie sublime de dévouement, Jésus c'est vraiment la venue de Dieu sur la terre. Lorsque Jésus parle, c'est la voix de Dieu qui résonne en notre monde. Lorsqu'il enseigne ou interroge, c'est Dieu qui interpelle. Nous saisissons au plus profond de notre cœur que l'Esprit qui, dans les temps anciens inspira les patriarches et les prophètes, anima d'une manière toute particulière le jeune prophète de Galilée. C'est pourquoi nous comprenons aisément l'intention religieuse, noble et sincère des croyants des premiers siècles qui exprimèrent, en des termes compréhensibles aux hommes de leur époque, la valeur inestimable de la venue de Jésus.

Pour mieux rendre compte des liens qui unissaient Jésus de Nazareth à son Dieu, pour montrer avec quelle puissance l'Esprit de Dieu était à l'oeuvre en lui, on en vint à considérer cette filialité non comme une valeur spirituelle, dans le sens où l'entendait l'apôtre lorsqu'il écrivait : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit sont fils de Dieu », mais comme une réalité biologique, une sorte de descendance physique de Dieu.

Jésus récapitulait en lui tout ce qu'il y avait de noble et de grand comme valeurs humaines. Jésus manifestait à son plus haut degré la présence de l'Esprit dans la vie d'un homme ; c'est ainsi, dès lors, dans le but de l'honorer et de lui rendre gloire que l'on écrivit ces cantiques, ces poèmes à la gloire du Maître, qui rappelaient d'une manière symbolique ce que furent le ministère, la mort et la victoire du prophète de Galilée.

Jésus apportait la bonne nouvelle à chacun et chacune, aux pauvres, à ceux qu'on méprise et qu'on délaisse, aux humbles et aux petits, au centenier, au péager, à la prostituée ; ce ne sont donc point les grands de ce monde, scribes et Pharisiens, qui entendirent la bonne nouvelle, mais de simples bergers, symboles de cette humanité souffrante qui trouvera en Jésus son Maître et son Sauveur.

Dès qu'il l'eut lui-même intégrée, Jésus affirma l'universalité de son message : la bonne nouvelle s'adresse à toute créature, au pharisien Nicodème comme au samaritain, au centenier romain comme à la femme cananéenne. Et dès lors, un des auteurs évangéliques s'est plu à imaginer que les premiers à le reconnaître et l'adorer furent des mages venus d'un orient lointain !

Jésus a vécu en marge de la société, à l'écart du monde organisé ; il n'avait pas un lieu où reposer la tête ; son message allait susciter l'opposition, allait le mettre au ban de la société juive : il est dès lors né dans une étable, dans une crèche, car il n'y avait pour lui aucune place dans l'hotellerie, dans le monde des bien-pensants...

Ainsi, si l'Évangile nous rapporte la naissance de Jésus, chantée avec ferveur par les croyants des premiers siècles, saluant les anges, les bergers et les mages, c'est pour nous faire saisir, au-delà de toute prétention historique, le sens et l'importance de la venue en notre monde du Maître des croyants.

Fêter Noël ne peut être pour nous l'occasion d'affirmer des notions métaphysiques quant à la nature de Jésus, quant aux modes par lesquels Dieu est présent en l'homme Jésus, ou quant aux circonstances historiques de sa naissance, mais plutôt l'occasion d'affirmer notre foi en son action rédemptrice.

Fêter Noël, ce n'est point admettre avec l'intelligence, ou plutôt sans intelligence, des doctrines abstraites, ce n'est point nous remémorer des événements historiques totalement invérifiables, mais c'est revivre en notre cœur cette naissance merveilleuse qui donna au monde un sauveur parfait.

Ce qui importe en ces jours de Noël, c'est que Jésus renaisse en chacun de nous, que chacun fasse en son cœur l'expérience d'une naissance à la vie qui vient par l'Esprit. Mais pour que la vie du Christ naisse en nous, il faut que notre cœur soit comme l'étable de Bethléhem, accueillant, ouvert et, comme la crèche, symbole de simplicité. Alors le règne de Dieu sera plus proche et ce Royaume, annoncé par Jésus, plus présent.

*Dans cet esprit je vous invite à chanter, en guise de conclusion, les trois strophes du cantique 312, « Seigneur que ton règne admirable, s'affermisse enfin parmi nous ».*

*Cantique 312, strophes 1, 2 et 3 – recueil « Arc en Ciel »*

Pasteur J. Hostetter